

TRIBUNE

# De la liberté des confins

Par Sophie Coste, enseignante Lettres modernes à l'Université Lumière Lyon 2, écrivain(<https://www.liberation.fr/auteur/20672-sophie-coste>) — 3 avril 2020 à 10:07



A Marseille, le 27 mars. Photo Anne-Christine Poujoulat. AFP

Si l'on rattache le mot confinement à la notion de confins, des horizons s'ouvrent sur des territoires contigus, délimités, au bord des uns des autres.

**Tribune.** L'étrange situation de confinement où nous sommes tous plongés me laisse tout loisir pour m'interroger sur le mot lui-même, «confinement»,

venu d'un coup sur le devant de la scène, et entendu désormais à longueur de journée. Un mot aussi étrange que la chose. Je tourne autour de lui, perplexe. A quoi le rattacher ? A la notion de confins ? Ah ! La sensation d'étrangeté ne fait que s'épaissir : ils sont si loin, les confins, ces limites extrêmes. Emissaires à cheval galopant jusqu'aux confins du royaume, explorateurs s'aventurant aux confins du monde habité, planètes situées aux confins du système solaire... Quel rapport avec notre confinement dans le périmètre étroit de notre habitation ?

Dans la première syllabe de confinement, il y a c'est certain, le *cum* de l'«avec». Mais que fait-il là ? Je ne me l'explique pas, bien qu'un espoir, déjà, m'emporte à toute vitesse. *Cum* : tous ensemble ? Comme dans la situation que nous partageons tous, là, en ce moment ? Ce serait beau, sans doute trop beau. Et, au cœur du mot, il y a fin. Quelle fin ? Bon commençons par là, par la fin. S'agit-il de finesse ? De cessation ? Non, sans doute plutôt de la fin qui parle de «terme», de «limite». En l'occurrence, des strictes limites que le confinement impose à nos possibilités de déplacement. Oui, c'est bien cela. Fin, du latin *finis*, «borne», «limite d'un champ, d'un territoire». C'est bien cette fin-là qui est dans confiner.

## Tous rapprochés

Considérons un instant ce mot-là : fin, pour tenter d'apprivoiser notre confinement. Le sens propre du mot fin, donc, est spatial. Ce n'est qu'au sens figuré qu'il s'est mis à désigner le terme d'un processus – le moment où il cesse. De lui nous vient bien sûr finir – qui signifiait d'abord «délimiter» – et définir. Et puis ces confins, dont le sens maintenant s'éclaire : ce sont les «territoires contigus», ceux dont les limites (*finis*) sont communes (*cum*). De là confiner : s'approcher de ces limites partagées. Ainsi le confinement a bien, euh... finalement, quelque chose à voir avec la communauté. Non, ce n'était pas trop beau pour être vrai !

Confiner, c'est d'abord être aux confins, toucher aux bords d'un autre lieu : tel pays confine à tel autre. Le mot est très courant au sens figuré de «s'approcher très près» : un entêtement qui confine à la bêtise, des pratiques qui confinent au harcèlement... Alors c'est une joie de penser que, grâce au confinement obligatoire, eh bien nous confinons plus que jamais. Tous logés à la même enseigne, nous confinons au monde entier, devenu brusquement si proche. Il

n'a jamais été à ce point notre voisin, cet Américain, cet Italien ou ce Chinois qui en ce moment même, comme nous, tente d'aménager au mieux son existence confinée. Tous rapprochés, d'un bout du monde à l'autre, par l'expérience de la limite commune, inédite, qui nous est imposée.

Qui nous est imposée, oui, car si confiner est une joie, être confiné est moins attrayant. Là, l'idée dominante est celle de la délimitation : la contiguïté passe à l'arrière-plan. C'est l'autre sens du verbe confiner. Il fait lever des images d'enfermement, d'emprisonnement même. En tout cas il s'agit d'être assigné à des limites étroites. Tel est plus ou moins notre cas, à vrai dire. Oui, nous sommes confinés. Mais spatialement seulement. Il serait bien plus grave de l'être au sens figuré, assignés de force à une fonction – comme on dit par exemple que les femmes ont longtemps été confinées à leur fonction ménagère.

## **Désirer ce que nous avons**

A l'intérieur de nos limites spatiales, nous avons pleine liberté, une liberté peut-être plus grande que celle de la vie habituelle – sous réserve, bien sûr, d'un minimum de confort dans nos conditions d'habitation et d'harmonie avec notre entourage, ou de liens à distance si nous vivons seuls. Libre à nous de nous plonger dans des lectures longtemps différées faute de temps, d'apprendre le chinois, de trier enfin nos photos, de goûter à de longues rêveries paresseuses. Ou de redécouvrir des plaisirs simples : quand je vois, par la fenêtre, ces enfants qui jouent à cache-cache avec leurs parents dans le jardin de l'immeuble, quand j'entends leurs cris de joie, j'entrevois un confinement heureux. Une opportunité de prendre la mesure du domaine dont nous disposons – délimité, comme tout domaine –, de l'habiter, d'en reconsidérer les ressources. En somme de désirer ce que nous avons, selon la formule de Gide dans *les Nourritures terrestres* : «*Ne désire que ce que tu as.*»

Mais il y a aussi tout ce qui frémit aux confins de notre domaine, à son périmètre, à ces frontières qui jouxtent le périmètre des autres et nous permettent d'entrer en contact avec eux – car les frontières sont faites pour ménager les échanges autant que pour séparer. Contacts à distance, par le téléphone, les mails – cette sollicitude qui afflue : rarement nous nous sommes tant demandé mutuellement comment nous allions. A proximité

immédiate, aussi, dans les relations spontanées qui s'établissent entre voisins aux balcons et fenêtres, ces seuils entre le dedans et le dehors. Une intense activité aux frontières s'invente là chaque jour, et si nous y découvrons d'inédites affinités avec nos voisins, elles nous rappellent qu'affinité, autre mot formé lui aussi sur fin, signifie au sens propre «voisinage».

## **Habiter notre chambre intime**

Et puis – et surtout – tout cela est transposable dans notre espace intérieur, celui que l'absence de divertissement nous restitue. Si *«tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre»* (Pascal), voici peut-être le moment béni d'habiter notre chambre intime, de nous abreuver à ses sources, ses ressources, de nous installer dans notre aire. Reconduits à l'essentiel puisqu'il est désormais exclu de nous laisser guider par les projets qui chaque jour nous tiraient en avant, comme au bout d'une laisse : ni aller travailler, ni prendre de rendez-vous, ni acheter de nouveaux rideaux, ni penser à faire réparer la gouttière, s'inscrire à un club de sport ou cocher les spectacles à voir... Pour ma part, j'en suis secrètement soulagée.

Il n'est pas facile à habiter, cet espace intérieur. Il nous confronte lui aussi à nos limites. Les nôtres, à nous tous, êtres finis que nous sommes. Mais portons-nous à nos propres confins. Gagnons nos lisières, nos bornes. Sans doute ont-elles beaucoup à nous apprendre sur nous-mêmes. Peut-être découvrirons-nous que certaines sont mobiles et que nous pouvons les faire reculer ou en modifier le tracé. Elles n'en resteront pas moins présentes. Mais on peut aussi s'en enchanter. Ce sont ces limites qui nous constituent en tant qu'êtres distincts, dans notre unicité singulière. Elle est modeste, l'expérience des limites que nous offre notre confinement, mais elle est grandiose.

Sophie Coste enseignante Lettres modernes à l'Université Lumière Lyon 2,  
écrivain(<https://www.liberation.fr/auteur/20672-sophie-coste>)